ROUBAIX-

LA POLITIQUE DES REPARATIONS

L'opinion publique française commence à s'aperceveir que la manière de la politique poincariste, en plein accomodement avec la politique de réaction sociale et militariste u Bloc National, est beaucoup pire encore, uant aux résultats, que celle pratiquée par

huant aux résultats, que celle pratiquée par les prédécesseurs.

Voici que la politique française s'isole de plus en plus, que dis-je, s'oppose à la politique internationale de tous les autres pays qui prirent part à la conférence de Genes.

La Belgique elle-même vient de nous laisser neuts cans les conclusions de la conférence des banquiers sur l'emprunt international à borsentir à l'Allemagne pour le paiement des réparations dont elle a à assurer la bharge, comme responsable d'avoir déclanché la guerre.

Certes, notre Parti Socialiste n'a aucun

notre Parti Socialiste n'a aucun

certes, notre Parti Socialiste n'a aucun cott particulier pour la finance cosmopolite. Il y a longtemps déjà qu'll a préconise l'internationalisation des dettes de guerre et des réparations de toutes natures, comme moyen le plus sur d'aboutir rapidement aux justes réparations; à la reconstitution économique du monde; au désarmement général et à la paix durable.

Mais nous sommes blen obligés de constater que la commission des banquiers de la haute finance internationale réunie à Paris, à la demande de la commission des réparations, a du ajourner sa décision finale à cause des vues particulières de la France. Cest un fait que les études et suggestions de la haute banque internationale ont reçu l'acquiescement de tous les Etats représentés, à cette commission, sauf la France, et que c'est l'opposition de la France, qui a fait ajourner, sinon sombrer, la combinaison qui devait tendre, en l'état actuel des choses, à placer sur le marché international ann série d'emprunts représentat le capital de la dette allemande et mettre par conséquent ce capital à la disposition immédiate les crémeirs de l'Allemagne, en premier séquent ce capital à la disposition immédiate les créanciers de l'Allemagne, en premier

u de la France. Un des journaux parisiens à grand tirage qui font souvent cortège à la politique gou vernementale, écrivait le 13 juin dernier :

vernementale, écrivait le 13 juin dernier :

« L'ajournement du comité des banquiers, qui étudiait la question de l'emprunt international, crée au point de vue des réparations une situation nouvelle.

» Quelle est cette situation ? Quelles peuvent en être les conséquences ?

» Le fait saillant, c'est l'abandon, tout au moins provisoire, du projet d'emprunt qui devait permettre à l'Allemagne de fournir, dès cette année, à ses créanciers, des sommes importantes en espèces. Cet abapdon, il faut le reconnaître, peut être pour les créanciers de l'Allemagne, et en particulier pour la France, la source un double inconvénient.

caller pour la France, la source un double inconvénient.

» Premier inconvénient : la produit des réparations, en 1922, risque d'être malgre.

» Le moratoire accordé à l'Allemagne pour 1922 prévoit le paiement de 720 millions de marks or en espèces. A l'heure actuelle, les paiements effectués atteignant déjà 350 millions, et, à moins de complications nouvelles, la somme sera sans doute intégralement payée.

» On' sait, toutefois, que sur l'ensemble de cette somme, jointe au premier milliard de marks or versé l'an dernier, la part altouée à la France n'est que de 140 millions.

» Le même moratoire prévoyait, il est vrai également, le paiement d'une autre somme de 1.450 millions de marks or en nature, s'ajoutant au total précédent. Sur ce total, 950 millions étaient alloués à la France».

Managureusement, ajoure le grand journal boargeois, les retards subis par l'accord de Wiesbaden, signé le 8 octobre dernier, ont empêché cet accord d'entrer en vigueur, et, du même coup, ont presque entièrement paralysé, pour la France, les palements en nature.

paralyse, pour la resultation prévoit-on que nature.

Et il poursuit : Aussi bien prévoit-on que isi les 500 millions en nature prévuis pour les autres créanciers de l'Allemagne, seront probablement intégralement payés eetle année, la part de la France sera du fait de ce retard, singulièrement réduite.

Voilà jugée la politique de force, de poing tendu, de mémorandum à la précision méticats et de manuais vouldre.

riante et de mauvais vouloir.
Ce sont malheureusement, en fin de compte, le contribuable, les sinistrés et la

compte, le contribuable, les sinistrés et la classe ouvrière, avec la vie chère, qui paisront les frais d'une telle politique hargneuse,
arrogante et négative quant aux résultats. Les citoyens Léon Blum et Vincent Auriot ont informé le gouvernement qu'ils désiratent l'interpeller pour lui demander : 1. comment il envisage le problème des réparations et entend appliquer le traité de Versailles et l'état de paiement de Londres; 2. et sur les rhesures qu'il compte prendre pour rétablir la situation financière et économique de la France, pour résoudre de façon pratique et définitive le problème des réparations.

réparations.
Ce débat est grandement utile à l'heure on nous sommes et par la voix de nos deux camarades interpellateurs, qui ont étudié la question à fond, le Parti Socialiste affirmera, une fois de plus, sa volonté de voir mera, une fois de pius, sa voionie de voir abputir les justes réparations qui s'imposent de même qu'il indiquera de nouveau ses vues pour aboutir par la coopération et par la concorde internationale, aux réparations rapides et à la paix durable, convaincu que rapines et a la paix durable, convaincu que cetle politique serait autrement profitable à la France et à l'humanité, que l'autre politique d'occupation coûtense, de menace et de force qui nous reconduirait fatalement à l'atmosphère mauvaise d'avant 1914, à l'aventure des guerres, dont les peuples ne yeulent plus entendre parler jamais.

Charles GONIAUX, Député du Nord.

Un rapide a déraillé a an kilomètres à l'heure

"Metz 23 juin. — Le rapide de Nancy à Metz, qui doit arriver à Metz à 13 heures 15, a déraillé cet après midt, à 1 heure 10, entre Ars et Metz.
L'accident s'est produit pendant que le rapide franchimant, à la wisesse " quatre vingits kilomètre à l'heure, une section de la voie ma subit actuellement de légères réparallons.

B. B. z. a sucun accident à déviorer.

LE CRIME AMOUREUX DE PARIS

L'Assassinat du mari trompé

On lut aux Assises une lettre étrange écrite de sa prison par Burger l'assassin

M. Drioux donne lecture de cette-lettre :

Accablante déposition

faire parvenir.

Burga-, la voix hésitante, reconnaît encore ces faits.

La préméditation Voici meintenant Mme Bonnot, femme de chambre, M. Beaudoin, employe, et Mme Beaudoin, employée. Tous les trois font par-tie du personnel de l'Hôtel où travaillait

Jobin.

Mme Beaudoin se souvient que Mme Jobin.

lui annonça un jour que son mari allait quitter la France. Trols semaines après, Jobin disparalasait.

« Trols semaines, rema que Me Maurice Garcon, avocat de la partie civile, mais volià la preuve de la préméditation ».

Me Maurice Thomas, avocat de la légation Suisse, regut la visite de Jobin quand cetui-

« Ce que je puis dire, déclare M. Thomas « Ce que John me paraissait disposé à se c'est que John me paraissait deposé à se

Sous-officier estimé

bin >.

« Cétait un sous-officier estimé de ses chefs et de ses camarades. Je le crois inca-pable d'écrire une lettre anonyme >, ajoute M. Mazureau à une question de M. l'avocat-général Barathon du Moussaux.

"C'est une coquine, mais sovez

indulgent pour mon fils"

La défense renonce difficilement à la dé-position de la mère de Charles Burger.
— « Il vaut mieux ne pas l'entendre », dit M. Drioux.

la défence.

— « Alors, qu'elle parle, puisque vous 's voules l » décide M. Drioux.

Mais la mère peut à peine parter.

— « C'est une coquine, dit-elle, se teurnant vers l'accusée, je la maudis cent fois.

Messieurs les jurés, soyez indulgents porman file.

Coupables à égalité

Me Maurice Garcon dit que les deux nesse ont apporté dans le crime une coopération à peu près égale. Il établit le longue préméditation et la fâcheté de l'assemiré, froid et réthod que, et reproché aux de x coupable d'avoir benté ansuite de déshoncrer leur victime.

L'audience est levée à 18 heures.

state traced Comments as the could be stated about

Elle a été citée régulièrement », dit

audience consacrée aux taine environ sont cités.

La tête coupée

docteur Paul, médecin-légiste, est appelé, des l'ouverus un sur jurés comment le docteur Paul saplique aux jurés comment le 29 septembre 1921, il fut appelé à exa-miner la tête exhumés, au bois de Clamart, sur les indications des assassins.

Aucune fracture sur le crâne, dit-il, vertèbres du cou avaient été repliées Les vertèbres du cou avaient été replisées dans la plaie même pour donner moins de volume au colis, que les assassins devaient transporter. A la partie supérieure du fémur, fai remarqué les traces de coups de scie qui ont permis le dépeçage.

Pendant cette déposition, Burger remne fébrilement les mains, de grosses mains vouges qu'il porte parfois à son visage matr. Estelle Jobin, qui occupe sur les bancs in box la place que tenait hier Burger, baisse la tête.

Cest à Burger que M. Drioux s'adresses

la tête.

C'est à Burger que M. Drioux s'adresse après la déposition du docteur Paul.

Le président insiste pour savoir si Burger commit seul ce dépeçage.

Le docteur Paul estime que c'est très vraise blable.

se blable.

L'assasin n'avait besoin de personne
pour ce travail-la, dit-il.

Burger affirme, du reste, qu'il était seul.
Estelle Johin n'est pas venue une seule fois
dans la pièce où is coupait le cadavre.

Le frère et les sœurs du mort

M. Louis Johin, frère de la victime, vient prêter rerment. Cest un homme de 50 ans environ. Les accusés n'osent pas le re-garder. Lorsque mon frère eut disparu, dit-il,

Lorsque mon frère eut disparu, dit-il, ma belle-accur me déconseilla de porter plainte. Mais je vis un commissaire de police à qui je fia part de mes soupcoms. Puis, lorsque les journaux parlèrent de la découverte d'un tronc humain repêché à Bougival, jeus l'idée d'envoyer la coupure du journal, qui faisait état de cette découverte, à Toul, à ma belle-sœur, puis je réfléchis et je l'envoyal à ma sœur. J'étais, dès ce moment, convaincu qu'il s'agissait de mon frère et je ne voulais pas donner l'éveil aux complices.

frère et je ne vousis par complices.

Le témoin dit que son frère Gaston était un ban le faible, une « fillette » (sic), mais très estimé de ses jarrohs. Il avait, du reste, peur de sa femme et n'osait se séparer d'elle.

Pendant le défilé des témoins, on a retiré des pièces à convictions le bocal vert des pièces à convictions le bocal vertent des pièces de convictions le bocal vertent des pièces de la conviction de la complés de la

Pendant le derile des canonicions le bocal vert qui contient les deux mains coupées de la visimo. Des papiers, des cahiers, des let-tres, l'ont remplacé. Les trois sœurs de la victime viennent dire le versions qu'Estelle Johin luar donna por expliquer la dispari-

tion de son mari.

— c D'r' ord, elle nous a appris que ton Jobin avait déserté, puis elle a a ton John avant deserte, pulse its a slower qu'il C: parti avec une matit isse en abondomnant sa femme. Le ménage ne fut jamais très uni, constate Mme Jobin alnée, d'uniciliée n Suisse, mais tout de même, non, nous ne pensions pas que sa femme en arriversit là. Notre frère était très obligeent et très doux ».

Propos de concierges et " Affaires de famille"

Mme Hermann, concierge, qui connut le mén: e Jolin, commence par déclarer qu'el-le n'avait aucune estime pour Mme Jobin, q qui recevait des amants >. Quant à M. Johin, o'était un homme cha-mant. Estelle Jobin proteste contre ces asser-

ions.
La concierge maintient ses declarations. Je suis bien surprise que mon mari dit fait des confidence à Madame », dit l'accusée en désiment le témoin.

Mon mari parlait peu et jamais il la

« Mon mail pariait peu es james concierge ».

Une autre concierge, Mme Michel, fut témoin d'une scène entre M. Jobin et sa femme. « Je voulus istervenir, mais on me répondit : Ce n'est rien, ce sont des affaires de famille. »

— Joli suphémiame I observe M. Drioux, qui fait aussitot introduire M. Le Garrigou. C'est encore un concierge, Mais il déclate, lui, que les époux Jobin s'accommodaient

iul, que les époux Jobin s'accommodaient très bien. Me Alcide Delmont lève les bras, et Ke Darmont sourit.

« Nous sommes en présence d'affirmations contraires et tout aussi précises, remarquent les défenseurs. »

contraires et tont aussi précises, remarquent les défenseurs. >
Une quatrième concierge, Mme Marchand, déclare que M. Jobin avait interdit à us femme de recevoir certaines persounes. Estelle Jobin s'explique avec volubilité sur les défenses que rappells le témoin. Mais voici la cinquième concierge, Mm. Espage, qui se rappelle que Estelle Jobin avait des aments.

wast des aments.

L'accunée proteste avec véhémence:

— « Oh I mais c'est faux I s'écrie-t-elle.
Oh I mais qu'est-ce qu'on vient raconter fei
Vous m'avez confié vos enfants. Vous venes
raconter des choses fausses fei (Mouvem.).

3 Vous êtes une misérable, Madame, dit
Estelle Jovin au témola, plus misérable ercola que noi I (Mouvemert).

Me Alcide Delmont denande à Mme Esparge pourquoi elle confia ses enfants malades à Mme Jobin.

« Parce qu'ils étaient malades et que je
ne pouvais pas les solgnes. Ca me soulevait
le cour ».

« Oul. conclut Me Alcide Palezant.

pouvais parceur a cour 3.

c Oul, conclut Me Alcide Delmont, la mère il vient déposer let ne peut pas soigner ses

c Out, concurs
qui vient déposer ict ne peut pas sous
unfants elle-même! >
c Je ne conel. ai pas, cft M. Drioux, mais
MM. les jurés en écleront >
L'audience est suspendue à 2 h. 30.

Une lettre étrange

Le temps d'aujourd'hui A la reprise de l'audience, 2 h. 45, L'o Alcide Delmont remet au président Drioux, pour lecture, une lettre de Charles Berrer, adressée au début de sa esptivité, à un ami, M, Vigouroux, Vents modérés ou assez torts de Nord-Est. Clei nuageux ou très nuageux; écleir-cies, averses et grains, ratraichissement. Le minimum de température sera d'envi-ron 9°.

la defe

L'assassin de Gourlay

Daguebert doit être exécuté sur une place de Boulogne-sur-Mer

A l'audience du 23 fuin, a comparu devant la cour d'assises du Pas-de-Calais, le garagiste Achille Deguebert, 30 ans, de Marquisc, accusé de l'assassinat de l'Anglais Gourlay.

Voici les faits:

La disparition

de William Gourlay

Le 30 novembre 1920, dans l'après-midi,
le nommé Gourlay Ernest-William, agé de

25 ans, sujet britannique, directeur des
travaux de la société de l'impérial France,
de Douvres, en résidence à Boutogne-surMer, qui était venu livrer au nommé Daguebert, garagiste à Marquise, une voiture
automobile dont le prix d'achat avait été fixé
à 25.000 francs, disparaissait brusquement,
sans laisser de traces.

Daguebert- prétendit que trois Anglais
étant venus à passer en automobile, étaitent
arrètés pour lui acheter de l'huile, que las
Anglais connaissaient Gourlay et lui
avaient proposé de l'emmener avec eux à
Boulogne, dans leur voiture.

Le versement des 25.000 france avait été
efectué en leur présence et aussitot après
Gourlay était monté dans leur voiture.

On put donc supposer que les compagnons
de Gourlay etait monté dans leur voiture.

On put donc supposer que les compagnons
de Gourlay etait monté dans leur voiture.

On put donc supposer que les compagnons
de Gourlay etait monté dans leur voiture.

In présence de la somme qu'il portait sur
lui et les recherches s'orientèrent d'abord
de ce coté.

Les révélations d'un voisin

M. Drioux donne fecture de cette lettre :

« J'ai agi sous la pression de l'amour, écrit Burger. Tout le monde d'ailleure set pour moi. Pour la justice, je ne suis pas coupable et l'opinion publique m'est favorit le de la lettre de lettre, d'est en douce que je te la fais parvenir. » la fais parven'r ».

Mais voict qu'on fait entrer celui qui a reçu cette curisuse lettro qu'on vient le C'est M. Vigouroux, marchand de vin, rus de la Harpe, qui a remis lui-même la lettre de Burger à Me Alcido Delmont tout à

Les révélations d'un voisin

de la Harpe, qui a remis iurmente la sersade Burger à Me Alcido Delmoht tout à
l'heure.

Le témoin s'avance à la harre.

« J'ai reçu la lettre de Purger par un
monsieur qui venalt de la Synté, dit-il. Elle
émanalt de Burger. Je n'ai pas eru devoir la remettre à la justice à ce momentlà, mais je l'ai remise aujourd'hui parce que
j'i. vu ce matin dans les journaux que Eurger chargeait Estelle Jobin et que, d'après
cette lettre, la justice p. 1rra voir ora c'ét.
Burger la coupable (Mouvement). Je n'ri
rien envoyé à Burger, ni à sa mattresse. Pai
jardè le document, voilà tout >.
Charles Burger, complètemmnt décontenancé, reconnaît eon écriture, puls la lettre.
Alors, Me Alcide Delmont demande s'il est
exact que Burger, à la Santé, adressait des
lettres à sa mattresse en se s: vant du nom
de Alcido Delmont sur l'enveloppe pour la
faire parvenir.

Buvers la voix hésitante, reconnaît encore Les révélations d'un voisin

Le 12 juin 1921, à la suite du voi d'une
voiturs automobile dans lequet Daguebert
était compromis et qui avait amené son acrestation, un voisin de celui-ci, le sieur
Gressier, révéla qu'il avait été frappé de ce
fait qu'une partie du jardin de Daguebert
avait été béchée d'une façon insolite au
début de décembre 1920, quelques jours précisément après la disparition de Gourlay.
Des fouilles aussitot effectuées amenérent
la découverte du cadavre en état de décomposition complète de ce dernier. Mis en sa
présence, Daguebert se reconnut l'auteur du
meurtra. Il expliqua que le 30 novembre
1920, il avait déjeuné en compagnie de
Gourlay et de sa sœur Denise, qu'il avait
ensuite étoigné celle-ci en l'envoyant ches
des amis et qu'il était resté dans son bureau
avec Gourlay.

Le crime Burger, la voix hésitante, reconnaît encôre ces faits.

Le témot. Vigeuroux ajoute;

— Jai bien connu Burger. C'est un homme ferme, réflécht. Je l'ai vu à l'armée. Ce n'est pas un g roon à se laisser influencer par une fem e (Sensation).

Burger est assis pendant cette déposition. Il paraît très abattu.

Après l'incident de la lettre qui a provoqué de nombreux commentaires dans la asling on entend des employés du Cand Hôbes.

L'un dit que Jobin gagnatt 2,000 à 2,500 ft. par mois; l'autre, M. Porché, que Jobin était un gentil garçon, serviable, sérieux, très estimé.

Le crime

Le crime

La, tandis que Gourley, signait le récu de
la somme représentant le prir de vente de
l'automobile et comptait les blitets de banque déposés sur la table, Daguebert s'emparait d'un revolver place sur le réberd de
la tenétre, tirait par derrière et dans la tête
deux coups de cette arme sur l'Anglais,
qui s'affaissa en même temps.

Il avait rangé les 25.000 francs dans le secréatire de son bureau, puis rejoint le chauffeur de l'Anglais, qui attendait, comme il
avait été convenu, dans un café de Marquise.

avait été convenu, dans un café de Marquise.

Il raconta la celui-ci que Gourlay était parti avec trois de ses compatriotes, passer la soirée et la nuit à Boulogne et, de retour à son domicile, le lendemain de grand matin, creusa une fosse dans son jardin, où it traina et enfouit le cadavre de la victime. Il ajoula qu'il avait été seule à commettre son crime et qu'il avait été seule à commettre son crime et qu'il avait pris soin d'éloigner sa sœur, car dès l'arrivée de Gourlay, il avait songé à le supprimer.

crime et qu'i artivée de Gourlay, il avait, songé à le supprimer.

L'autopsée à établi que Gourlay avait été atteint de deux projectiles de pétit calibre, et que l'un d'eux, après avoir traversé la massa cérébrale, était ressorti au sommet du crâne, entrainant la mort instantanée.

Daguebert chercha

« Ce que je puis dire, déclare M. Thomas, c'est que Jobin me paraissait disposé à se mettre en règle et qu'il voulait que sa situation militaire fut nette ».

Un expert comptable, M. Rageot, «xpose les ressources financières de l'accusé.

« Burger, dit-il, avait au 22 mars dernier, provenant de ses économies personnelles et de ses pourboires, une somme de 90,300 fr. Lorsqu'il acheta son hôtel, à Toul, il vendit les titres qu'il avait, soit 25,400 fr. Ainsi, il put payer comptant 25,000 france son établissemen de Toul.

Ces déclarations de l'avocat confirment celles que Burger fit hier su cours de son interrogatoire et à l'instruction. Au cours de l'information, Daguebert, tout en mointenant ses aveux, a cherghé à atténuer son crime, en prétendait qu'il avait eu avec Gourlay une discussion pryvoquée par les modaités de paiement des 25.000 francs. Il a déclaré ensuite qu'il éprouvait des troubles cérébraux et a demandé à être examine par un spécialiste. Il a été fait droit à sa requête et, à la suite de cel examen pratiqué par le directeur de l'asile d'alfenés de Saint-Vonant, ce médecin a conclu que Daguebert n'était pas en état de démençe au moment du crime et ne présentait aucune anomaile de nature à atteuer sa responsabilité.

L'accusé a la réputation d'être ambitteux, parésseux et menteur. Il n'a pas d'antécédents judiciaires. M. et Mme Mazureau, témoins cités par la défense, ont connu le ménage Jobin.

« Jamais, disënt-ila, on n'a pu reprocher quelque chose de grave à Mme Estelle Jobin ».

La peine capitale

Daguebert, qui était défendu par Mº Mi-haux. Ju harreau de Boulogne-sur-Mer, été condamné à mort. L'exécution aura

Glageon est décorée de la Croix de guerre

La croix de guerre avec palme a été con-férée à la commune de diageon, avec la ci-cition à l'ordre de l'armée du 15 juin 1922.

Giageon, occupée par les allemants pen-cant toute la guerre, a, maigre les deuits, adpporté avec vaillance les privations, les souffrances et les risqueurs de l'occupation et fait preuve d'une confiance inébrantable dans le succès tinal. A subti 'explosion ter-rible d'un parc de munitions qui a détruit une partie de la commune faisant de nom-breuses victimes. Croix de guerre avec pal-mes.

*************** Voir notre 4me page:

LES CENDRES DU SECOND EMPIRE, par Eug. GUILLAUME. NOTRE CONTE-CINEMA « LA FOUDRE ». LES GLOIRES DU CONSEVATOIRE DE LILLE, per V. B. I.A MODE, par Cousine MADELEINE. CHOSES ET AUTRES.

LE CRIME POLITIQUE DE LONDRES

est condamné à mort L'Assassinat du maréchal Wilson

On redoute une réaction terroriste et d'autres assassinats politiques

Londres, 23 juin. — Voici un récit des circonstances exactes dans lesquelles le maréchal sir Henri Wilson a été assassiné :

Le dernier discours Vers une heure de l'après-midi, il avait inauguré à la gare de Liverpool Street, une stèle de marbre à la mémoire des employée morts pendant la guerre: Il avait rappele en termes émouvants, comment ceux aux quels il rendait hommage, étaient tombée



LE MARECHAL WILSON (Photo Manuel).

es répondent à l'appel du dévoir, et puis u avait conclu par ces vers de Kipling, émouvants et combien appropriés :

Le tumulte s'apaise, les cris s'éteignent, les capitaines et les rois disparaissent, mais le sacrifice ancien, le sacrifice d'un cœur humble, et, contrit demeure. Seigneur Dieu des armées, reste avec nous pour que nous n'oublions pas ».

L'assassinat

La césémonie terminée, il partit en taxi pour rentrer à l'hôtel particulier qu'il occupe à Eatoh-Pidce, dans le quartier de Bel-gravia

pour rentrer à l'hôtel particulier qu'il occupie a Eatoh-Pidce, dans le quartier de Belgravia.

Il y arrivait un peu après 2 heures; comme il traversait le troffoir, sa clef déjà dans la main, deux individus, un grand et vigoureux de plus de 1 m. 70; le second, petit, malingre et botteux, qui rodaient autour de la maison depuis quelques minutes. l'attendant évidemment, sortirent de leur poche des revolvers d'ordonnance et a moins de cinq pas, firent feu sur le tield-marshal, qui était en uniforme, donc aisé à reconnaître. La première halle manquant son but, alla se loger dans un des sanneaux de la porte d'entrée qui domine un petit perron de quatre marches. Sir Henri Wilson bansan la tête instinctivement. Puis, se dirigionité de quatre marches. Sir Henri Wilson bansan la tête instinctivement. Puis, se dirigionité ten et le la cours de assaillants qu'il apostropha.

Tout cela n'avait duré qu'un invisat.

Les deux hommes tirèrent siors de nouveau tous deux ensemble. I c'ête fois, leurs coups portèrent. Une buite alterent de nouveau tous deux ensemble. I c'ête fois, leurs coups portèrent. Une buite alterent de nanéchal au bras, et une seconde à la gairhe. Mais il touchait presque du just la perle de sa demeure. Un meire de pius, une seconde de pius, et il était sauvé.

D'autres coups partent, et le maréchal tombe pour ne plus se relever une kalle lui avait traversé le cœur. Judiques mautes plus tard, il expirait dans le vestibule de sa maison.

Cette maison est située au carrefour de quatre larges avenues qui, à cette heure-là, étaient presque désertes.

Cependant, le quartier, est aurveillé, lord Carson, le grand dirigeant de l'Utiler, h'hitant tout près de sir Henri Wilson, et des ment. de mort ayant clé, ces temps der niers, fréquemment reçues par lui.

« Tuez-les !»

Un policeman donne le premier la chassaux assassins, lançant en même temps le coup de sifflet spécial, qui sert ici aux agents pour appeler leurs collègues à l'aide. Les assassins, dont l'un bottait, sautèrent d'abord dans un taxi. Le chauffeur refusa de les conduire.

Ils arrêterent alors une victoria, dont le cocher, sous la menace de leurs revolvers, leur fit faire une centaine de mètres, puis s'arrêta. A ce moment, un agent arrivait près de la voitere. Un coup de revolver, qui ratteignit dans le bas-ventre, lui fit abandenner la poursuite. Un second en civil, eut aussitôt après un sort semblable et tomba la cheville traversée par une balle. Les assassins, presque à fojsir, maintenant tenaient la foule en respect, lant devant eux que derrière eux, te plus grand des meurfriers, un revolver lumant dans chaque main, tandis que l'autre rechargeait tout en marchant.

Les assassins couvrirent ainsi près de deux kilomètres. Derrière eux, une vingtaine d'agents qui, désarmés, n'avançalent que prudemment.

La foule griait : « A morti A morti Tessal pres de la meat tentes sortes de propeo-

que prudemment.

La foule criait : « A morti A morti Tues-les l » et lançait toutes sortes de projec-tiles.

Enfin, un policemen, risquant le teut, se rue sur le plus petit des meurtriers et l'abst-

tit d'un coup de poing. Presque en mente temps, un autre agent lança avec une telle précision la petite masse, qui est l'arme habituelle des policiers anglais, qu'elle atteignit l'autre assassin au poignet droit, lui faisant lâcher son revolver.

En un clin d'œit, la foule des poursuivants s'était abeitue sur le meurtrier. Un inities lui avait brisé une bouteille de lait sur le grâne, l'assommant à moitié. Des temmes lui labouraient le visage à coups d'ongles. Bref; il eut été mis littéralement en plèces, si les agents, nécoltant dans la bagarre force horions, us e'étaient mis entre la foule exaspérée, et celui qu'elle considérait comme sa proise.

A peine dégagé et relevé, l'homme, une espèce d'hercule, ayant retrouvé sas seprits, engageait avec ceux qui le maintensient, une lutte si sauvage, qu'il ne faillui pas moins de six policemen pour l'emmener au poste de Gerald-Row, siué, à une containe de mètres. La, les deux assassins, interrogés par les détectives, déclaràrent d'abord être des soldats et se refusèrent à donné aucune indication sur leur identité.

Finalement, ils dirent se nommer : l'ai James Connolly, agé de 24 ans.

Détail curieux, un découvrit plus terd qué ce dernier avait une jambe de bois. Comolly, agé de 24 ans.

Détail curieux, un découvrit plus terd qué ce dernier avait une jambe de bois. Comolly, le plus grand des deux, fut étends sur le plancher du poste, ligoté des plede d'a tête. Il avait le visage couvert de aang.

Au premier détective qui l'interrogea, jud demandant ce qu'il était, il répondit :

Je suis un letlandis, et si je n'evais pas eu peur de blesser des estants, j'eu au rais tué plus encore parmi vous.

En fait, une petite fille qui jouait, fut blessée, d'ailleurs peu grièveinent, par une balle petrèdue.

Le bruit avait d'abord couru que les aassasins avaient des complices uni

balle perdue.

Le bruit avait d'abord couru que les assar Le bruit avait d'abord courd que les assessins avaient des complices qui avacut réusai à s'échapper. Il sembje que la chasé soit inexacte, et les visites opérées par les agents de Scotland-Yard, dans plusieurs maisons voisines de celle du maréchal, n'out

Sir Henri Hughes Wilson

Le maréchal sir Henry Hughes Wilson
Le maréchal sir Henry Hughes Wilson
premier baronnet de ce nom, titre qui lui
fut contéré en 1919 pour les se vices renades
par lui pendant la guerre, était ré le 1 mai
1864 à Currygrane Edgeworthstown (fr1864 à Currygrane Edgeworthstown (fr1862 à Currygrane Edgeworthstown (fr1862 à le currygrane Edgeworthstown (fr1862 à la curre de la cours de la puelle.
Il fut blesse, il survit les cours de la l'École de
guerre de 1892 à 1896, et prit part enjante
à la guerre sud-africaine. Quatre fois cité
à la guerre de crep i en revint l'eutenant-colonel, et après avoir été directeur
de l'Ecole de guerre, il occupa différente
postes à l'étal-major britannique, où il était
directeur des opérations militaires depuis
quatre ans, lorsque éclata la guerrie guerre
en 1914.

Sous-chef d'état-major général du maréchal French, puis commandant du 4e corpa
britannique aur le front français en 1916.
Il devint représentant nailitaire brizunique
au conseil militaire interalité de Vernaidea,
en 1917. Nosmé chef d'état-major général
impérial en 1918, il tut promu macechal en
juillet 1910 et quitte l'armé au début, de
l'année 1922. S'étant alors présente is une
élection partielle, à North-Down (Ulster),
il fut élu membre du Parlement briannume,
où il se fit immédiatement remaviquer, au
cours des diverses discussions, particulière-

il fut élu membre du Parlement britainique, où il se fit immédiatement remarquer, au cours des diverses discussions, parliquièrement sur la question triandaise. Il vounit d'être norme, il y a quelques jours, copseiler militaire du gouvernement du nord de l'Irlande (Uister), et il devait preudra a brève échéance la direction et le controls de la défense de ce territoire, contre les agressions sinn-feiners.

L'armée britannique a toujours considéré e maréchal Wilson comme celui qui avait le premier, an Angleterre, senti le danget d'une guerre avec l'Allemagne.

Ses Idées politiques

Sir Wilson avait peu de points commune avec les idée politiques de M. Lloyd George. Il avait blâme la conférence de Gênes. Il était de plus un des advoraires les plus déterminés du mouvement d'expa sion en Palestine. « Laissons donc, disaitaux habitants de ce pays la liberté de gouverner à leur guise ».

gouverner à leur guies a. En ce qu' concerne l'Allemagne, sir Wilson, enfin, partagent entierement l'opi-nion de ceux qui veulent que les répara-tions soient effectuées jusqu'à la limite de capacité du Reich. Sir Herry Wilson était un partisan irréductible de l'arien de l'Irlande avec la Grande-Breta de Braife de Downing-Street, déclares une ca-pitulation dictée par la crainte. «assins s.nn-feiners», Le maréchal a succombé aux · in traite oups de ces mêmes asse

L'émotion en Angleterre

Londres, 23 juin. — Depuis les assacé nats de Phœnix Park, en 1882, jamáis pa-rell crime polítique n'avait été comrais. L'attentat contre le maréchai Wilson cause un émoi et une indignation plus grands l'assassinat de lord Frédérik Cavendish était alors principal secrétaire d'Etat l'Irlande, et de Burke, qui était sou

l'iriande, et de Burke, qui était sous-setrétaire.

La nouvelle a causé à la Chambre des
communes une sensation d'autant plus
grande que le résultat des élections triandaises avait fispiré à lone un sentiment
d'optimisme. L'attentat a mis fin à l'improviste, à cette perspective optimiste.

Dès qu'il a eu conbaissance de l'assassinat du maréchal, George V a euvoyé un de
ses aides de camp apprès de lady Wilson
pour l. l'exprimer ses condoiéances attréstées et son horreur profonde de l'attentat.

Lady Wilson a regu du premiser misistré
britannique le message suivan!:

« Je suis profondément ému, par ce
crime affreux Je ne peux trouver aucus
met pour apprimer ma agonsternation d